

Alain Beaulieu — Les bottes du conteur

Marie-Ève Sévigny

Volume 9, Number 2, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sévigny, M.-È. (2013). Alain Beaulieu — Les bottes du conteur. *Entre les lignes*, 9(2), 26–27.

Alain Beaulieu – Les bottes du conteur

En une dizaine de titres, il a promené ses lecteurs des quartiers populaires de Québec aux salons parisiens, en passant par l'Amérique du Sud, les Antilles et le Moyen-Orient. *Quelque part en Amérique*, son dernier roman, plante en terres amères une famille de réfugiés qui paiera le prix du rêve américain. Voyage littéraire avec un conteur sans frontières. / Marie-Ève Sévigny

« Longtemps, je n'ai été bien nulle part », raconte Alain Beaulieu au Café Babylone de la rue Saint-Vallier, à un jet de pierre de son appartement, dans le quartier Saint-Roch où il a grandi. « J'habitais le centre-ville, mais comme j'étais plutôt doué, mon professeur avait suggéré à mes parents de m'envoyer au Séminaire de Québec. Ils donnaient des bourses à certains élèves des quartiers défavorisés. Là-bas, on m'a bien fait sentir que je ne venais pas du même milieu. »

Il exploitera ce déracinement dans son premier roman, *Fou-Bar* (1997), avec son héros qui volait dans les bungalows de banlieue et se donnait bonne conscience en se prenant pour Robin des Bois. « Harold Lubie est aussi un intellectuel qui réfléchit à sa société, dit Alain Beaulieu. Sur cet aspect, c'est un personnage qui me ressemblait pas mal. »

« À l'image de mon pays, faisait-il dire à Harold, ma ville s'est développée un peu n'importe comment et, seul au centre de ce trou immense, je reçois [...] la plainte des sans-emploi qu'on a chassés du quartier sous prétexte de le revamper. »

Les trois romans qui suivront *Fou-Bar* (et qui constituent avec lui une sorte de cycle de Québec) dressent le portrait d'une génération perdue : échec référendaire (*Le dernier lit*, 1998), questionnement de la paternité (*Le fils perdu*, 1999), de la responsabilité individuelle et collective (*Le joueur de quilles*, 2004). Le tout, porté par des intrigues pleines de rebondissements, des personnages à la fois durs, marginaux et attachants, dont les péripéties prennent à partie les travers nord-américains. En cela, la lecture de Philip Roth (*Pastorale américaine*, 1997), de Paul Auster (*Le livre des illusions*, 2002) et de Bret Easton Ellis (*Lunar Park*, 2005) a été déterminante.

HAROLD, SAMY, LONIE ET LES AUTRES

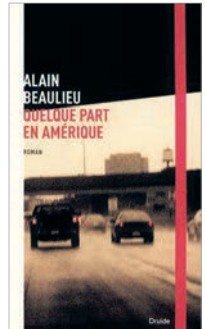
« C'est le personnage, moi, qui m'intéresse. J'aimerais être capable d'écrire un roman qui n'est porté que par l'écriture, où il ne se passe pas grand-chose, mais où l'on est habité par le langage. Mais je ne suis pas comme ça. Je raconte des histoires. »

Quoi qu'il en dise, les romans de Beaulieu sont bien plus complexes qu'il ne le laisse entendre, jetant ses personnages dans une spirale narrative où le suspense, loin d'entraver la profondeur psychologique, en décuple au contraire la portée. Ainsi, dans *Quelque part en Amérique*, le lecteur devine-t-il dès les premières pages que Lonie n'aurait pas dû quitter le Belize pour le cauchemar américain – ni surtout y exposer le seul trésor de sa vie, son fils Ludo. Il lui suffit de descendre du train pour déclencher l'engrenage de la violence : pour fuir un réseau de traite de femmes, elle doit faire confiance à Nick Delwigan, cowboy à la bonté indéniable, mais qui manque cruellement de jugement. En mettant l'immigrante illégale et son fils à l'abri dans une banlieue cossue, il ne fait que troquer un danger pour un autre.

« J'ai l'impression que chaque personnage de ce roman représente une facette de l'Amérique, dit Beaulieu. Lonie, c'est le rêve déchu, qui va tellement loin qu'elle va perdre ce qu'elle avait de plus précieux. » Tout le monde s'abuse, dans ce livre : Bill le prédicateur, engoncé dans son intégrisme religieux et ses pulsions sexuelles, sa femme Maureen, infertile, dépressive et médicalement dans sa prison dorée. Même Nick, dont la conscience n'est plus capable de mentir, qui se réveille coupable d'avoir trop longtemps fermé les yeux par le passé. Chacun à sa façon est questionné dans son engagement individuel quant aux problèmes d'autrui – en l'occurrence, ceux de l'immigrante illégale, dont la liberté est toute relative dans un pays qui en a pourtant fait sa valeur fondatrice.

PRIS À SON PROPRE JEU

Les intrigues d'Alain Beaulieu, tricotées serrées, laissent pressentir des plans complexes, extrêmement définis. Pourtant, Beaulieu fait partie des auteurs qui s'abandonnent à leur intuition : « C'est un grand plaisir d'être surpris en cours d'écriture. Pour *Le postier Passila*, je n'avais que la première scène en tête : c'est le lendemain d'un drame qui est arrivé dans son bureau de poste, le personnage sait qu'il



PRINCIPAUX TITRES

QUELQUE PART EN AMÉRIQUE
Grubbe
2012

LE POSTIER PASSILA
Actes Sud
2010
(Finaliste –
Prix littéraire du
Gouverneur général
du Canada 2011)

Chez Québec Amérique

LA CADILLAC
BLANCHE DE
BERNARD PIVOT
coll. Mains libres
2006
(Prix de la Ville de
Québec et du Salon du
livre de Québec 2007)

LE JOUEUR DE QUILLES
2004

LE FILS PERDU
1999

LE DERNIER LIT
1998

FOU-BAR
1997



Voir notre extrait vidéo sur www.entreleslignes.ca

doit s'en aller. Dans le fond, le récit raconte ce qui s'est passé, et à la fin, on revient au départ. On se met toujours en danger, quand on écrit comme ça. On a peur de frapper un mur, que ça ne marche plus... En même temps, on a tellement de plaisir à découvrir l'histoire au fur et à mesure qu'elle s'écrit!»

Cette approche ludique de l'écriture est même allée jusqu'à influencer ses projets littéraires. Ainsi, dans *Le joueur de quilles*, l'écrivain Samy Martel travaillait à un roman rassemblant de grandes figures des littératures française et québécoise. «Quand j'ai eu fini ce livre, raconte Beaulieu en rigolant, je me suis dit : je vais prendre le projet de Martel et je vais l'écrire.» *La Cadillac blanche de Bernard Pivot* (2006) venait de naître. «Ce livre-là, je l'ai vraiment écrit pour m'amuser. J'avais commencé à enseigner, et donc à lire les œuvres d'une autre manière, pour les transmettre, alors ça a fait partie de ce cheminement-là.»

« EN DEHORS DE SES BOTTES »

En se posant comme premier lecteur (très exigeant) de ses propres livres, Alain Beaulieu se trouve à diversifier son univers littéraire : «Même si je vois qu'il y a des thèmes récurrents, j'essaie de ne pas récrire le même livre. Je travaille à un autre

« J'essaie de ne pas être là où l'on m'attend, de me mettre moi-même en dehors de mes bottes. »

roman, qui va être complètement différent dans le style, dans l'écriture. J'essaie de ne pas être là où l'on m'attend, de me mettre moi-même en dehors de mes bottes. »

Ces bottes, précisément, le font voyager d'une œuvre à une autre, comme il l'explique en postface de *Quelque part en Amérique* : après des années d'intrigues québécoises, l'écrivain s'est aventuré jusqu'en Amérique centrale (*Le postier Passila*), avant d'amorcer un retour au pays natal. Le trajet allait forcément lui faire traverser les États-Unis – rencontrer les personnages de Lonie, Ludo, Nick, Maureen... «Et là, dans ce que je suis en train d'écrire, je suis revenu à Québec, dans mon quartier, rue Saint-Vallier. J'ai une petite idée des personnages qui seront là. Mais je ne sais pas encore ce qui va leur arriver.» Peu importe. Nous le suivrons. ❖

Alain Beaulieu a remporté le Prix à la création artistique du Conseil des arts et des lettres du Québec pour la région de la Capitale-Nationale, en 2011.

PHOTO : SYLVIE TRÉPANIÉ